

Biographies et récits de vie Démarches croisées et histoires multiples

Introduction

Kmar BENDANA, Katia BOISSEVAIN
et Delphine CAVALLO

Ce volume est né d'une interrogation sur les diverses manières dont les sciences sociales mobilisent un même outil, celui de la restitution de la vie individuelle, ou plutôt des éléments de cette vie, dans le but d'atteindre une meilleure compréhension sociologique. Il est fondé sur le parti pris d'un regard centré sur le Maghreb – plus largement sur le monde arabe et musulman – considéré en tant que terrain d'observation et lieu de production académique. Si les biographies sont le signe de la place de l'individu, dans la société et dans les sciences qui les étudient, alors le contexte éditorial actuel au Maghreb, marqué par l'abondance de publications biographiques et autobiographiques, nous suggère de sonder plus avant ses significations. La mise en perspective comparative, dans l'espace et dans le temps, assumée par ce volume, permet de revisiter quelques conclusions sur la naissance du concept d'individu au Maghreb. Elle nous conduit à poser surtout la question fondamentale des liens entre écriture d'une vie et écriture des sciences humaines et sociales.

L'individu, fenêtre sur le social : disciplines et corpus

Les auteurs qui ont accepté de participer à cette première livraison d'*Alfa, Maghreb et sciences sociales* sur le thème *Biographies et récits de vie*, sont historiens, sociologues, ethnologues ou politologues. Tous réfléchissent et œuvrent à partir de questions et de méthodes qui traversent leurs domaines respectifs. Par exemple, Michaël Béchir Ayari, en étudiant des trajectoires militantes en Tunisie, illustre une

des manières dont la science politique fait sienne l'utilisation de la biographie ; il l'explore afin de répondre à des interrogations sur la socialisation politique d'individus et leur engagement, tout en prenant soin de restituer la dimension temporelle de ce processus. De même, Hichem Djaït, dans sa tentative d'écrire la vie de Muhammad, s'attache à retrouver toute l'ampleur d'un Prophète et d'un chef politique, d'un homme plus grand que nature par définition, poursuivant ainsi la tradition historique d'une intimité entre cette discipline et la vie des grands hommes.

Pour autant, la lecture attentive des textes réunis ici permet de repérer des manières de faire avec la biographie et les récits de vie, qui les rattachent plus qu'elles ne les distinguent. Remonter les démarches des différents auteurs incite à voir comment un historien travaille parfois comme un sociologue, et inversement. Dès lors, la question qui se pose est celle de l'intention scientifique : « pourquoi fait-on une biographie ? ». Existe-t-il des projets distincts, propres aux disciplines ? À cette interrogation sur le but premier de l'entreprise, s'en ajoutent deux autres, qui lui sont intimement liées. En premier lieu, quels sont les divers types de corpus sollicités par les chercheurs ? S'agit-il d'une biographie unique, d'une mise en série de vies ou encore d'une biographie de groupe ? Quelles conséquences découlent de ces choix, en termes méthodologiques et heuristiques ? En second lieu, s'interroger sur la nature des corpus mène à la question de l'action, de la place active des individus au sein de ce corpus, et donc de sa clôture, notamment par la disparition physique des individus en question.

À première vue, les différences disciplinaires concernant l'utilisation de la biographie semblent aller de soi. Les historiens seraient généralement attachés aux biographies individuelles, aux hommes et aux femmes dans leur singularité (voire dans leur exceptionnalité), tandis que sociologues, anthropologues et politologues utiliseraient des récits de vie, les agençant en série en vue d'atteindre une connaissance plus complexe d'un contexte social. L'histoire aurait, par sa tradition narrative, une légitimité à expliquer la société tout en racontant des vies, là où les autres sciences de l'homme seraient cantonnées à tirer la moelle du vécu à des fins d'analyse du social. Dans le cas de l'historien, la vie du biographié (le plus souvent unique) serait enrichie, d'un point de vue narratif, par ce qui est *a priori* connu de la société dans laquelle il évolue. Ainsi, les biographies des grands de ce monde se tissent généralement à partir de données factuelles auxquelles les historiens donnent vie grâce à une multitude de détails « probables ». Un exemple extrême de cette position méthodologique est celui de Pinagot, dont Alain Corbin (1998) ne possède qu'un document indiquant le nom et la date de naissance. Toutes les autres connaissances sont alors mobilisées pour « reconstituer », « inventer » sa vie. Une démarche similaire est adoptée par H. Djäit, lorsqu'il écrit la vie de Muhammad à partir de son savoir de la réalité historique et sociale du Hedjaz au VII^e siècle. À l'inverse de l'histoire, les autres sciences sociales élaboreraient des séries de vies dans le but d'éclairer une question sociologique.

Ces césures entre histoire, sociologie, anthropologie et sciences politiques, celles entre biographies uniques ou en série, ou encore celles relatives à l'ouverture ou à la clôture du corpus, déjà perçues comme schématiques, sont mises à mal par les contributions proposées ici. Les démarches à l'œuvre font écho à la position de Gérard Lenclud (1987, 45) lorsqu'il parle, au sujet des différences entre histoire et anthropologie, « d'oppositions introuvables ». Ainsi, chacun des auteurs démontre que la discipline ne présume pas de l'objectif poursuivi. De la même manière, certains contrastes habituellement invoqués entre l'utilisation de biographies uniques et celle de vies mises en série, ou encore entre un corpus « ouvert » et un corpus « fermé » s'estompent à la lumière des

mises en pratique. Si la question du corpus peut donner une inflexion épistémologique, en aucun cas sa composition, ni son utilisation, ne fondent une différence. Au contraire, elles montrent une similitude des démarches entre les auteurs : qu'ils mobilisent biographie unique, série de vies ou groupe d'individus, tous se positionnent dans un même souci de l'objet au contexte, qui se résume à admettre que la vie dans toute son ampleur recèle un potentiel de connaissance et d'explication de la société.

Les chercheurs prenant pour base de travail un individu unique, choisissent d'explorer la vie d'individus « isolés » comme entrée possible vers la compréhension d'une société. Rares sont les ethnologues qui exploitent cette méthode, mais nous trouvons un exemple de cette démarche chez Laurence Caillet (1991) qui écrit, à la première personne, la biographie d'une jeune fille de la campagne japonaise devenue patronne d'un grand salon de coiffure à Tokyo ; l'auteur joue sur l'emboîtement de la relation personnelle, de l'expérience intime du vécu et d'une perception très précise du social. Aussi ne s'agit-il plus de biographies « du premier âge » – qualifié d'héroïque par François Dosse (2005, 9) – qui se fixaient comme but de raconter, le plus fidèlement, le plus « complètement » possible, la vie d'une personne. L'entreprise s'apparenterait plutôt à ce que F. Dosse nomme le « deuxième âge », l'âge heuristique, où l'intérêt premier dépasse l'individu lui-même, non pas dans un sens existentiel ou poétique, mais sociologique. L'individu est alors, selon l'expression de Bernard Pudal (2005), compris comme un « individu épistémique » : celui par l'entremise duquel il est possible d'accéder à une meilleure compréhension d'une question sociologique posée de manière circonscrite. Cet individu épistémique, bien plus qu'un « individu-prétexte », est alors posé comme la clé de voûte de l'édifice social, qui dans un même temps génère des processus sociaux, les perpétue, les transmet, instille des innovations, tout en étant lui-même une somme et un produit des forces à l'œuvre dans la société.

Étudier la vie d'un individu suppose que l'on prenne en compte ses relations avec l'autre, avec les autres, à la fois dans le temps et dans l'espace. Cet entrelacement des vies oblige à assumer la place des autres dans celle du biographié et permet de sortir de « l'illusion

biographique » décriée par Pierre Bourdieu (1986) ; elle implique notamment d'apprécier l'importance des rencontres sur les parcours de vie, de reconnaître la part d'aléatoire, et de s'éloigner des schémas déterministes. Ainsi, une vie, même isolée, en suppose toujours d'autres, en creux, qui viennent l'enrichir. Toujours à la croisée de plusieurs temps et d'espaces différents, un individu, choisi comme point nodal d'un travail, ne peut être dissocié des relations entretenues avec ceux qui le côtoient, familiales, amicales, professionnelles ou généalogiques. C'est, entre autres choses, ce que dit Kmar Bendana lorsqu'elle fait la part belle aux individus proches de Bourguiba : les femmes de sa vie, ses amis, ses mentors et ses rivaux politiques.

Il apparaît clairement, pour cette première raison, que le choix de l'utilisation d'une biographie unique ou de vies mises en série ne peut fonder une distinction épistémologique valide. La seconde raison tient, de manière plus pragmatique, à l'usage fait des matériaux à la disposition des chercheurs. Loin de les considérer systématiquement comme des outils propices à la construction de biographies de groupe, les historiens travaillant sur des séries de biographies, qu'elles soient issues d'archives sérielles, inquisitoriales, ou des dossiers de personnel, font apparaître des individus et des parcours de vie. En interrogeant des archives en série, ils parviennent à aller au-delà de l'élaboration des contours d'un modèle, et inversement, évitent l'écueil qui consisterait à ne repérer que les caractéristiques exceptionnelles, pour arriver à restituer l'épaisseur du vécu. C'est ainsi que Bartolomé Bennassar, à travers des archives inquisitoriales, livre des parcours de chrétiens convertis à l'islam, tandis que ceux de Franco ou Cortès deviennent des points d'entrée dans une histoire qu'ils ont contribué à modeler. Dans le premier cas, la mise en résonance de vies complexes et mouvementées met au jour la profonde imbrication des sociétés méditerranéennes aux XVI^e et XVII^e siècles, mais plus encore, cette mise en série raconte les effets de l'Inquisition à travers ses conséquences sur les vies intimes, privées, des individus. C'est, en revanche, sur l'imbrication des destins individuels et des rythmes plus larges de la société dans laquelle ils évoluent que le regard de l'historien se pose, lorsqu'il entreprend d'écrire les biographies de Franco

ou de Cortès. On trouve un exemple de cette démarche dans l'interrogation historiographique sur les nombreuses formes d'écritures de la vie de Bourguiba – autobiographique, biographique, commandée, journalistique – et leurs effets (K. Bendana).

C'est également en tant qu'historien qu'Edhem Eldem aborde les archives inédites du personnel de la Banque ottomane. Pour autant, loin de chercher les contours d'un groupe homogène – tout en traçant le portrait de « l'ottoman moyen » –, il reconstitue, à travers le foisonnement des données dont il dispose, les parcours individuels de ce monde non-élite de cadres et d'employés polyculturels, polyglottes et insiste sur la diversité des formations suivies. Son étude prosopographique fait le lien entre une institution bancaire et l'histoire de l'Empire ottoman au XIX^e siècle, grâce à un détour, théoriquement assumé, par les individus. La question de la composition du corpus, celle du nombre de « vies » qui le constitue vient donc brouiller les barrières disciplinaires, déjà si poreuses par ailleurs.

Biographie unique et biographies en série peuvent aussi se combiner et s'articuler au sein d'une même recherche. Nous voyons, à travers le texte de Khaled Kchir, que l'intérêt accordé à Safadî (historien du XIV^e siècle), à son parcours et à la tradition historique dont il est issu, tient principalement aux innovations qu'il a apportées au genre des dictionnaires biographiques. Ainsi, par un jeu d'emboîtement, l'écriture de la biographie de Safadî est celle d'un homme qui lui-même élaborait des dictionnaires biographiques, construisant des corpus sériels dans l'intention explicite de trouver un nouveau mode de dire l'histoire, octroyant une place plus importante aux individus de catégories sociales généralement exclues des dictionnaires du bas Moyen Âge.

Ces travaux illustrent les allers et retours entre différentes échelles que l'utilisation des biographies autorise : sans perdre le bénéfice d'appréhender l'infinie variabilité des possibilités d'une vie, leur mise en perspective admet, en élargissant la focale, un effet de modélisation. Il est ainsi possible d'accéder à des éléments très fins pour répondre à des questions telles que : qu'est-ce qu'une « classe moyenne » dans l'Empire ottoman du XIX^e siècle (E. Eldem) ? Qu'est-ce qu'un opposant politique des années 1960 en Tunisie

(M. Béchir Ayari), ou encore un migrant yéménite du Hadramout au XX^e siècle (Sylvaine Camelin) ?

Une seconde opposition classiquement énoncée afin de distinguer l'histoire des autres sciences sociales, se fonde à nouveau sur la question de la nature des sources, opérant une dichotomie entre les biographies comme matière première (nécessairement déjà raffinée, inexistante à l'état brut) et les récits de vie, sollicités par le chercheur. En dépit du fait que les différences de vocabulaire employé, entre biographie et récits de vie, dépendent de l'histoire des disciplines et non de distinctions ontologiques, ces termes évoquent toutefois des idées contrastées : d'un côté, la biographie et son ambition totalisante ; de l'autre, les récits de vie qui suggèrent, malgré le terme « de vie », un aspect plus parcellaire. Deux mises en forme du vécu, qu'il convient de comprendre plus comme un *continuum* que comme une opposition. Aussi, dans leurs contributions, S. Camelin, M. Béchir Ayari et Loïc Le Pape prennent-ils position de manière nuancée, lorsqu'ils présentent les termes de ces débats. Ils reviennent sur l'alchimie subtile par laquelle se combinent la préoccupation scientifique du chercheur et la question posée par leurs matériaux, la production des sources à partir desquelles les hypothèses de travail sont posées, et les réponses scientifiques proposées.

Cette question, fondamentale dans notre propos, doit être rapportée à celle posée par les différences entre l'utilisation des archives écrites et le recours à l'histoire orale. Les premières n'étant pas produites pour les historiens seraient « neutres », tandis que l'histoire orale est, il est vrai, sollicitée par le chercheur, faisant ainsi planer sur elle un redoutable soupçon de subjectivité. Traces administratives, les archives utilisées par E. Eldem n'ont certes pas été produites pour l'historien, mais pour l'action, pour la bonne marche de l'institution bancaire. Cependant, en remplissant ces fiches individuelles, dont les cases étaient plus grandes que celles des formulaires administratifs modernes, le personnel de la Banque ottomane dispose d'une latitude dans les manières de se dire. Ici, la source écrite s'approche de la source orale jusqu'à s'y méprendre. Par ailleurs, le récit de soi, bien que provoqué, fait lui aussi partie de la vie, de l'action, pour le sociologue comme pour

la personne qui se raconte. Il retrace ainsi, en se les réappropriant différemment, des séquences de vies qui prennent place à divers niveaux de l'histoire personnelle, familiale, qu'il s'agisse d'embrasser une nouvelle religion (L. Le Pape), ou de changer de pays au fil des contraintes politiques, économiques nationales et internationales, comme pour les migrants hadramis dont S. Camelin recompose les trajectoires. La source écrite, comme la source orale, répond à des contraintes de récit de soi qu'on ne peut ignorer.

Un second contraste apparent entre les biographies et les récits de vie tient à l'idée que les premières se fondent sur des vies complètes, menées à leur terme, d'individus disparus quand la vie des « candidats au récit de vie » demeure en devenir. Mais est-il légitime de considérer que la disparition de l'individu clôt réellement un corpus ? Il semble plus réaliste de penser, comme Jacques Le Goff le fait dans sa biographie de saint Louis – comme K. Bendana ou H. Djaït le montrent aussi en s'attelant à l'écriture d'individus « sur-biographiés » –, que les questions continuent à interroger la vie d'une personne, de manière potentiellement indéfinie, bien que celle-ci soit advenue.

Par ailleurs, le récit de vie est en lui-même une clôture, un moment en soi, dans lequel s'opère un rapprochement entre le temps présent et le temps raconté.

Les mystères de la vie, les blancs de la biographie

La justification de soi comme moteur au récit de vie (ou à la biographie) est le fait du biographé lui-même, de l'individu acteur du récit de sa propre vie. En ce sens, la part réflexive de l'autobiographie ou du récit de vie, même lorsqu'ils sont construits dans l'interaction directe avec le chercheur, est un élément fondamental de la lecture et du traitement de ce matériau. Le récit de vie est un espace ouvert pour faire retour sur son passé, pour y resignifier ou redéployer sa propre vie : il donne le pouvoir de se transformer, en particulier lorsqu'il est stimulé pour raconter une (des) transformation(s) biographique(s) perçue(s) comme la raison même de l'entreprise. Ainsi en est-il des militants de l'opposition

tunisienne (M. Béchir Ayari), dont le récit de leur passage à l'action politique est constitutif de leur identité publique et de leur identification par le chercheur. Ainsi en est-il peut-être plus intimement encore des convertis (L. Le Pape), dont le récit de conversion est partie intégrante de celle-ci, et structure en grande partie le récit fait au sociologue. En suivant Paul Ricœur (1990), l'importance et le sérieux à accorder au récit nous sont suggérés par l'idée que l'on restitue une cohésion de vie par l'identité narrative. Il n'existe pas de noyau intact de personnalité à travers le temps, qui serait détectable par un travail biographique contrôlé, ce qui pose aux sciences humaines, dans la lignée de l'existentialisme philosophique, mais en d'autres termes, la question de l'existence d'une personne.

Dans cette veine, et sans négliger les difficultés méthodologiques qui surgissent alors, certains textes réunis ici suggèrent de prendre au sérieux l'aspect œuvre de la biographie (ou du récit de vie), c'est-à-dire la part de l'œuvre dans la vie elle-même, plus précisément dans la vie telle que chacun la construit. Bourguiba en est l'exemple archétypal, puisque doté d'une conscience aiguë de l'inscription de sa vie sur une scène et dans une temporalité publiques le dépassant, au point de tout mettre en œuvre pour en contrôler le récit. Sans atteindre ce degré de mise en scène littérale, les convertis (L. Le Pape) restituent leur trajectoire comme construction d'une œuvre, sans pour autant que cet aspect puisse être mis sur le seul compte des mécanismes du récit : les événements, les transformations intimes vécues sont autant de gages au romanesque de sa propre vie. En s'emparant de la biographie, les sciences sociales acceptent qu'une partie de la vie ne soit restituable que par cette part romanesque.

Les « blancs » auxquels est confronté le chercheur, les zones de vie inexplicables *a priori* ni par les faits dont il dispose, ni par les théories qu'il peut mobiliser, constituent le défi même (et l'objectif) du travail biographique. Un cas extrême serait celui posé par le débat récurrent dans le domaine de la littérature : la vie d'un auteur explique-t-elle son œuvre, ou son œuvre explique-t-elle sa vie ? Prénante dans la littérature, cette question se pose également, K. Kchir nous le montre, aux auteurs mêmes d'œuvres biographiques. La

démarche innovante de Safadî lorsqu'il décide de constituer un « dictionnaire des notables » – à des niveaux sociaux plus modestes que jusqu'alors – est indissociable, et le moteur essentiel, de son ascension géographique et sociale parmi les savants. Celle-ci prend en particulier la forme d'une recherche stylistique originale, où ce secrétaire de chancellerie se met parfois lui-même en scène dans des dialogues imaginaires avec les notables. Imbrications multiples – biographe/biographés, vie/œuvre de l'auteur, trajectoire héritée/trajectoire projetée – de la fiction et de la réalité vécue rappellent les chemins sinueux par lesquels l'homme peut se faire œuvre, et l'œuvre faire l'homme.

Peut-on alors se dispenser de regarder du côté de la vie telle que l'individu la donne à voir ? Est-il tenable de vouloir déceler le substrat du déroulé ? Poser la question ainsi revient à admettre la part de liberté et d'insaisissable de la vie d'un individu, face à laquelle plusieurs stratégies de compréhension, et parfois d'explication, peuvent être déployées. La part fictive de la construction de soi, qui se présente en tant que telle dans les auto-fictions, est prise en charge par les sciences sociales à l'aide de garde-fous méthodologiques et théoriques qui visent, non pas à la ravalier au rang de mensonge, mais à en déceler les ressorts comme éléments de compréhension de l'individu. Ces détours théoriques évitent notamment la suspicion systématique quant à la véracité des dires et des faits, et la question insoluble (et insensée) de la recherche de la vérité.

La prise en charge de cette dimension fictive par une stratégie d'écriture elle-même non sociologique est une des réponses aux « blancs » (absence de sources, part d'insaisissable de l'individu) dans une biographie, auxquels elle permet d'offrir une compréhension possible. Les recours, techniques d'écriture littéraire d'une part – afin de reconstituer la vraisemblance d'une vie par la prise en charge de l'œuvre de l'existence – ou psychologique d'autre part – pour tenter des éléments d'interprétation des choix des individus lorsqu'ils ne s'expliquent pas par un schéma causal sociologiquement construit –, sont des options de réponses à la question centrale, « comment écrire le mystère d'une personne ? ». Cependant, si ces techniques de récit rendent le

déroulement de la vie vraisemblable, le danger pour les sciences sociales se trouve précisément là où se crée une impression d'évidence. Le risque est de passer à côté du travail du sociologue, qui est justement de mettre en question les évidences causales ou explicatives afin d'en dégager d'autres, moins attendues. Ainsi, alors que les biographies de l'écrivain Stefan Zweig restituent avec justesse l'humanité des personnages, nous devons garder à l'esprit la mise en garde de Jean-Claude Passeron (1989) sur le piège d'une vraisemblance construite par les dispositifs de l'écriture biographique qui peut justement tromper par « excès de sens et de cohérence ».

Là où s'opère le plus visiblement le travail sociologique, c'est dans la manière dont sont mis en relation la vie des individus et le contexte, lui-même historiquement ou sociologiquement construit. Ici interviennent les fondements théoriques mobilisés par le chercheur, bien sûr, qui eux-mêmes donnent sa place à l'individu au sein des questionnements de la recherche, mais également l'écriture ou le rendu de l'exploration biographique, parfois contraints par les sources disponibles. La démarche de H. Djaït est, sur ce point, exemplaire d'un travail historien qui cherche à échapper à l'emprise religieuse de son personnage, Muhammad, en mettant de côté la seule source « directe » pourtant disponible, les *hadith*-s. Toute sa démonstration repose alors sur la reconstruction historique de l'environnement politique, social et culturel élargi, à des échelles différentes, dans lequel Muhammad est devenu Prophète, afin de faire advenir l'individu, et son destin, dans une plus grande complexité. Nous sommes avec ce texte en présence d'un cas typique de tentative de restitution de ce qu'a pu être l'homme par convocation des connaissances construites ailleurs. Le cas de Bourguiba est davantage problématique : K. Bendana constate l'impossibilité, en tant qu'historienne, de dépasser ou de contourner la saturation par omniprésence de la construction auto-fictionnelle du leader, impossibilité qui dépasse l'individu pour concerner l'histoire politique du pays qu'il a dirigé.

Une démarche inverse peut être adoptée, celle de la compréhension d'une société à partir du travail sur un ou plusieurs de ses membres. C'est alors leur vie qui donne des clés de

compréhension au contexte en donnant à voir la différenciation et le chevauchement de ses secteurs et de ses temps. E. Eldem ouvre ainsi, à partir de la description de dossiers d'employés de banque, le monde de la fin de l'Empire Ottoman, et fait entrevoir les mouvements qui en étaient constitutifs. Les migrants hadramis dont S. Camelin retrace le parcours familial donnent à voir ce que la spécificité d'une région, les événements économiques et politiques, les déplacements, génèrent comme manière de former groupe et d'être génération.

Ce texte s'inscrit également dans un contexte scientifique particulier, celui où étudier les migrations conduit presque naturellement à adopter une démarche biographique. On ne peut en effet ignorer ce que ce volume sur la biographie et les récits de vie doit au renouvellement des usages de cette méthode dans les sciences sociales, y compris en histoire (Dosse, 2005). Dans le même temps, les textes ici réunis permettent de replacer ce mouvement dans une perspective de temps long, et d'aire académique non exclusivement européenne. K. Kchir montre bien que Safadî se situait dans une autre ère de la biographie, celle du bas Moyen Âge arabe, où l'on s'intéressait davantage aux individus en tant que personnages, mais où tous les individus susceptibles d'être des personnages sous la plume de l'auteur étaient dignes d'intérêt. Outre que cela autorise à relativiser ce que l'ère actuelle de la biographie aurait d'innovant, en particulier dans le monde arabe, cela met en lumière, par contraste, les différences de conception des individus. Si Safadî avait pour ambition d'écrire l'histoire en établissant des biographies, ce sont davantage les vies qui intéressent aujourd'hui les sciences sociales en ce qu'elles nous disent des multiples manières d'être dans la société, d'où un statut bien plus important et construit du contexte au sein duquel elles s'inscrivent. En ce sens, ce n'est pas tant l'importance accordée à l'individu qui ferait office de nouveauté, mais la manière dont la question de l'individualité se pose.

Que l'on songe aux questionnements sur l'exemplarité et l'exceptionnalité : si elles sont *a priori* deux manières radicalement différentes de concevoir le statut des êtres étudiés – la première comme incarnation des possibles de leur société, la seconde comme extraction par qualités personnelles des limites de ces

possibles –, les biographies oscillent souvent de l'une à l'autre pour rendre compte de la vie d'un même individu. Qu'elles exposent classiquement le passage d'un enfant exemplaire à un adulte exceptionnel (les biographies de Bourguiba), qu'elles fassent d'êtres ordinaires des êtres exceptionnels par leur manière d'endosser les possibles de l'exemplarité (les « renégats »), ou qu'elles traitent des individus comme des exemples singuliers d'incarnation d'une réalité sociologique particulière (les employés de banque ottomans, les migrants hadramis, les convertis aux monothéismes, ou les militants de l'opposition tunisienne), toutes les biographies travaillent ces deux catégories de l'exemplaire et de l'exceptionnel ensemble. Entre la confusion, la séparation, la hiérarchisation de celles-ci, c'est le procédé de la biographie qui tend, même involontairement, à faire des êtres choisis ou imposés à soi des êtres exceptionnels, par leur existence biographique même.

C'est peut-être ici que se comprend le mieux la permanence de la réception particulière, au-delà des chercheurs, des biographies, en ce que le genre, la vie, les auteurs et les lecteurs se rejoignent dans une dimension qui dépasse la portée scientifique de l'œuvre. B. Bennassar le rappelle dans son texte, écrire une biographie, la sienne ou celle d'un autre, raconter sa propre vie, c'est s'inscrire dans une perspective existentielle, universellement compréhensible. Ici travail du biographe et intention du biographé, lorsqu'elle est exprimée, se nourrissent l'une l'autre, par l'inscription de la vie racontée dans un surpassement de la mort, de l'oubli, et la recherche de motifs de survivance, de ce qui fait qu'aucune vie ne mérite de disparaître. C'est le vertige du temps qui trouve là un cadre d'exploration.

La biographie, passerelle vers le temps

Un des angles possibles d'écriture d'une vie est de dérouler le temps, à la fois individuel et collectif, autour du devenir d'un ou de plusieurs sujets. La biographie est une échelle d'analyse intéressante parce qu'elle permet d'aborder le lien entre différentes temporalités et entre différents espaces d'action. Elle décompose le temps selon des divisions convenues car relater une vie est une démarche « naturelle » : on

peut découper le temps, le démultiplier selon les âges, classer les événements en fonction des moments où ils arrivent. Grâce à ces cadres pratiques de récit, on parvient à dominer les changements qui interviennent dans une existence : on raconte les faits, on expose les rencontres – plus ou moins heureuses –, on dit les accidents ou les hiatus, on déroule un scénario dont la portée dépasse l'histoire stricte de la personne choisie.

L'enfance et l'adolescence de Bourguiba sont des phases « ordinaires » qui décolleront vers un destin hors du commun : à travers le portrait de ce jeune tunisien qui se réalise par étapes comme un leader, les deux moments incarnent le chemin de la Tunisie vers la maturité politique et l'affirmation de son entrée sur la scène mondiale (K. Bendana).

Quand on cible des moments plus ramassés, par exemple ceux qui forment un itinéraire militant (extension ou rétraction, abandon ou reconversion dans l'article de M. Béchir Ayari) ou un chemin de conversion (L. Le Pape), ce découpage rend plus intelligible des circonstances particulières, des interruptions ou des occasions apparemment ratées. Le parcours ainsi articulé respire davantage, il est moins lisse au regard et renvoie à une réalité plus complexe.

L'éloquence d'une biographie réside dans le fait qu'elle est une mise en intrigue qui parvient à faire coexister les régularités avec les tumultes, les accidents et les ruptures sans sacrifier la cohérence du tout. Le fil narratif autour d'un individu intègre les inflexions de l'histoire et les incruste dans un devenir particulier. Celui du prophète Muhammad est à la fois issu de ce temps de la Révélation qui propulse l'individu à la tête de sa communauté et contenu dans l'effort de production d'une Tradition par une société qui, dans un deuxième moment, a besoin de fixer le succès de l'islam naissant et menacé.

Ainsi, les interactions entre le temps de l'histoire personnelle et celui de l'histoire démultiplient les possibilités narratives et explicatives. L'agencement d'une existence autour de différents moments acquiert d'autant plus de complexité que celle-ci croise des vies parallèles, d'autres temps plus ou moins collectifs. Ce qui, dans les témoignages, amène les enquêtés à remonter vers des événements antérieurs et éloignés, par exemple à la

conversion (L. Le Pape). Les récits de vie combinent la continuité du vécu avec les changements induits par des événements ou les conséquences d'accidents. Le croisement du temps de l'individu avec celui des groupes qui l'entourent, en fonction des événements qu'ils partagent, rend compte de l'enchevêtrement des expériences où se tressent les données individuelles et sociales.

Comme les itinéraires des « chrétiens d'Allah » constituent des réponses particulières face à une situation généralisée, certains migrants hadramis réagissent aux événements des années 1990 et à l'unification de la République yéménite en choisissant de partir de Hadramaout. La solution du départ produit, à son tour, un effet différencié selon l'âge des Hadramis, qui font une lecture du passé migratoire en fonction de leur présent.

Aussi le temps est-il revécu, énoncé, recomposé comme un effet de la mémoire qui reconstruit *a posteriori* l'impact des événements traversés. M. Béchir Ayari rappelle à ce titre que les entretiens biographiques constituent une tentative de reconstruction de données individuelles en fonction d'un temps collectif. L'autobiographie de Bourguiba est une recondensation du temps colonial autour de la lutte du « Combattant Suprême » dont la vie se raconte comme un destin apostolique, tendu vers la suppression de ce temps inique ou comme la conquête d'une dignité nationale.

Par les biographies qui relient les individus entre eux à travers le temps, celui-ci peut être observé différemment, selon qu'on les considère de manière isolée ou que l'on reconstitue leurs réseaux.

La caractéristique essentielle des réseaux est de donner une image en synchronie dans des tranches du social. D'où l'intérêt des prosopographies qui permettent d'effeuiller des couches horizontales, d'étaler le profil d'un individu en direction d'un type social, de dégager les critères qui délimitent une catégorie (les dignitaires de la fin de l'Empire ottoman, ou, plus exceptionnellement, les marginaux à travers le Dictionnaire d'Istanbul cités par E. Eldem).

L'opération qui consiste à dégager un profil de groupe peut être étendue à quantité de catégories encore méconnues comme les employés de La Banque impériale ottomane. E. Eldem souligne l'utilité de renseignements biographiques (naissance, enseignement,

nombre d'enfants, etc.) qui introduisent, précisément, de la profondeur historique dans les coupes horizontales. Les détails sur la vie personnelle des employés, même laconiques, mènent aux liens de parenté, aux allégeances confessionnelles, ethniques ou nationales, aux relations professionnelles et donnent à la « base de données » une épaisseur supplémentaire.

Ainsi, l'échelle individuelle permet de construire des régularités, de dégager les coupures, de mettre en valeur les clivages à l'intérieur de groupes à première vue homogènes. En reconstituant des vécus parallèles mais différenciés selon les registres de relations mis en évidence, on fait contrepoids à la mise à plat que suppose toute analyse de réseaux et on s'approche de la consistance du corpus.

Tout comme la biographie est un moyen évident de dire l'individu, la génération est un moyen évident de dire la dimension diachronique de l'individu : évoquer un père et un fils, un maître et son élève, un mentor et un émule introduit une prise en compte du temps. L'enquête auprès des migrants de 30 et 60 ans fait justement ressortir les différences entre les parcours familiaux et les lieux d'émigration des Hadramis : la même expérience structurelle – la migration – est vécue différemment par quatre générations dont les enfants naissent et grandissent dans un pays différent de celui dans lequel leurs parents ont passé leur enfance (Hadramaout, Kenya, Koweït, Émirats Arabes Unis). On reconnaît dans ce processus générationnel un des moteurs constitutifs du groupe.

À l'intérieur d'une génération de militants politiques, M. Béchir Ayari restitue des moments, des événements à la conjonction de deux trajectoires synchroniques, l'une professionnelle, l'autre militante, ce qui densifie l'analyse face à des « déroulés » de vies somme toute très proches. De la sorte, les spécificités biographiques dotent les réseaux de dynamiques temporelles, de points de rencontre, de moments de divergence qui forment le « liant » du groupe.

Le critère « générationnel » à partir duquel le biographe Safadî (K. Kchir) sélectionne les notables de son temps privilégie la relation entre l'auteur et les biographés, et institue une conception de la notoriété qui rompt avec « l'immortalité » des anciens. Choisir l'année de sa naissance comme date butoir met les

projecteurs sur les contemporains ; de la même façon que le glissement vers la prise en compte du personnel politique et militaire, à côté des dignitaires religieux et savants, atteste d'une considération privilégiée pour les élites gouvernantes.

Alors que la maîtrise du temps induite par la biographie s'appuie sur les réseaux, consacre l'existence du contexte, passe par la fragmentation des moments, suppose le découpage des relations, le danger de perdre la cohérence d'une histoire est conjuré par « l'évidence » d'unité attachée à l'individu. En effet, écrire une biographie est un effort pour donner un sens à la vie racontée ; la quête du sens d'une vie ne consiste pas à lisser le temps mais, au contraire, à le décomposer en des moments dont chaque signification ressort grâce à une mise en perspective avec d'autres. « Les vies » de Bourguiba qui se succèdent, depuis une naissance banale jusqu'à sa gloire patiemment édifiée, en passant par le refoulement de l'histoire, forment comme un tissu uni par la variété des motifs qui le composent et sans lesquels on ne peut imaginer aujourd'hui confectionner une nouvelle biographie.

Chaque récit de vie cherche à donner une cohérence à des moments divers, à lier des choix désordonnés, à harmoniser des parcours imprévus.

L'intérêt de chaque existence racontée, qu'elle soit « normale », typique, ou exceptionnelle est précisément qu'elle déroule des situations qui pourraient se reproduire pour tous. Cet attrait « existentiel » est corroboré par des métaphores qui, chacune à sa manière, incluent les temporalités d'une vie dans ses différentes profondeurs. Lorsque B. Bennassar insiste sur la nécessité de considérer l'individu dans le réseau des relations verticales et horizontales qui enserrant l'homme, on pense à l'image de la roche qui cristallise en elle, à la fois, le passage du temps et celui de sa propre existence.

Le déroulement d'une vie d'homme est habituellement figuré comme un segment d'arborescence. Les sciences sociales actuelles tendent vers une démarche qui enracine davantage la généalogie dans le social. La dimension biologique est considérée dans la mouvance d'autres rencontres et le travail du biographe, historien, sociologue prend en compte les parcours dérivés par des obstacles,

met en valeur les détours ou tournants pris dans une destinée humaine. Ce souci rapproche de l'image du rhizome¹, et a la vertu de dépasser les connotations que suggèrent celles de la roche et de l'arbre : la permanence et « l'évolutionnisme ».

L'ancrage du temps individuel dans les différents rythmes sociaux introduit de fait le phénomène, fondamental, du mouvement. Les auteurs de cette livraison illustrent l'idée que les hommes doivent être saisis, dans les mouvements qu'ils connaissent ou subissent et ce qui advient dans une vie, à partir des décalages, des ruptures ou des arrêts. S. Camelin, par exemple, replace le mouvement migratoire hadrami contemporain dans une dynamique à plusieurs temps, le passé et le présent du déplacement étant nourris des rêves et projets individuels et/ou collectifs. La mobilité professionnelle que M. Béchir Ayari met en relation avec les mutations du militantisme figure la rencontre croisée de plusieurs dynamiques.

« Les événements biographiques se définissent comme autant de placements et de déplacements dans l'espace social » (Bourdieu, 1986) et l'efficacité essentielle de relater une vie réside dans la capacité de restituer la place des potentialités de l'individu prises dans le tissu des différents mouvements qu'implique une existence.

Réserver un volume de plus à la biographie est moins un signe de « regain » ou un effet de « retour » du genre biographique que l'occasion de constater, textes à l'appui, le caractère inépuisable de ce choix méthodologique, qui résiste au temps et intègre les changements des sciences sociales. Les brèches ouvertes en direction du Maghreb et du monde arabe et musulman ne font qu'appeler à éprouver encore plus avant un outil épistémologique aux ressources innombrables.

1. Utilisée par Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Rhizome*, cité par François Dosse, 2005, 449.

Références

- BOURDIEU P., 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 69-72.
- CAILLET L., 1991, *La maison Yamazaki : la vie exemplaire d'une paysanne japonaise devenue chef d'une entreprise de haute coiffure*, Paris, Plon.
- CORBIN A., 1998, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu (1798-1876)*, Paris, Flammarion.
- DOSSE F., 2005, *Le pari biographique : écrire une vie*, Paris, La Découverte.
- LE GOFF J., 1996, *Saint Louis*, Paris, Gallimard.
- LENCLUD G., 1987, « Anthropologie et histoire, hier et aujourd'hui, en France » in I. Chiva et U. Jeggle, (dir.), *Ethnologues en miroir. La France et les pays de langue allemande*, Paris, Éditions de la MSH.
- PASSERON J.-C., 1989, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, XXI, 3-22.
- PUDAL B., 2005, « Désinvestir : de la fusion à l'auto-analyse, le cas de Gérard Belloin », in O. Fillieule, (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin.
- RICŒUR P., 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.